



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Acte II.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es-là rencontré bian à point.

PIERROT.

Sans nou c'en étoit fait.

Oh, morguenne,

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu?

Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a matin...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise,
Je te vas tout fin draït conter, par le menu,
Comme, en n'y pensant pas le hasard est venu;

Il

Il avient besoin d'un œil comme le nôtre ,
 Qui les vist de tout loïn , car c'est moi , comm' fdit
 l'autre ,

Qui les ai le premier avisez. Tanquia don ,
 Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion ,
 Où le tarre Gros-Jean me jettoit une motte ,
 Tout en batifolant , car comme'tu fais , Charlotte ,
 Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'ouï
 Et moi , par fouas aussi , je batifole itou.

En batifolant don , j'ai fait l'appercevançe
 D'un grouillement sugliau , sans voir la différence
 De squi pouvoit grouiller , ça grouilloit à tout coups ,
 Et grouillant par secouffe alloit comme envars nous.
 J'estas embarrassé ; s'n'étoit point stratagême ,
 Et tout com' je te vois , je voyas ça de même ,
 Aussi fixiblement , & pis tout d'un coup , qu'ien
 Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.

« Hé , Gros-Jean , ça j'ai fait , stan pendant que je
 » somme

» A niaiser parmi nous ; je pens , que vla de zomme ,
 » Que nagiant tout-là-bas. Bon , sm'a-t-i fait , vra-
 » ment ,

» Tauras de queuque chat vû le trépassement ;
 » Tas-la veu' trouble. Oh bian , ç'ai-je fait , t'as
 » bieu dire ,

» Je n'ai point la veu' trouble , & sn'est point jeu
 » pou rire ,

» C'est-là de zomme. Point , m'a-t-i fait , sn'en est pas ,
 » Piarrot , t'as la barlue. Oh ! J'ai sque tu voudras ,

» Ç'ai-je fait , mais gageons que je n'ai point la barlue ,
 » Et que ça qu'en voit là bas , çai-je fait , qui remue »

26 *Le Feslin de Pierre,*

» C'est de zomme , voi-tu , gui nageons vars ici.
» Gag' que non, *sma-t-i-fait*. Oh, morgué, gag' que si,
» Dix sous. Oh , *sma-t-i-fait* , je le veux bian, mar-
» guienne ;

» Quien , met argent sur jeu , vla le mien ». Pal-
fanguienne

Je n'ai fait auffi-tôt l'étourdi ni le fou ,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou ,
Quatre piece tapée , & le restant en double ,
» Jarnigué , je varron si j'avon la veu trouble ».
Ç'ai-je fait , les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
Car je sis harfardeux, moi, qu'en m'mette en boutade,
Je vas , sans tant de raisons , tout à la débandade ;
Je savas bien pourtant s'que j'faisois d'en par-là ,
Queuque gniais ! Enfin don, j'non pas plutôt mis, vla,
Que j'voion tout à plein com' deux homme à la nage.
Nous faision signe; & moi, sans rien dir davantage ,
De prendre le zenjeux. » Allon , Gros-Jean , allon ,
» Ç'ai-je fait , voi-tu pas comme i nou zappellon ?
» Is vont nayer. Tant mieux, *sma-t-i-fait* , je m'en-
» gausse ,

» I m'en fait pardre ». A don, le tirant par lé chauffe,
J'l'ai si bian sarmoné , qu'à la parfin vars eux ,
J'avon dans une barque avironné tous deux.

Et pis cahin, cahas, j'on tant fait que je somme
Venu tout contre : & pis j'les avon tiré comme
Il avion quasi bu déjà pu que de jeu ?

Et pis j'le zon cheu nou menez auprès du feu ,
Où je l'zon veu tous deux nuds sécher leu zoupe-
lande ,

Et pis il en est v'nu deux autres de leu' bande ,

Qui s'équian , voi-tu bien , sauvez tout seul , & pis
 Mathurine est venue à voir leu biaux habits ;
 Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte ,
 Qu'al avoit du mâlin dans l'œil , & pis , Charlotte ,
 V'la tout com'ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un , Piarrot ,
 Qu'étoit bien pu mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'est le maître ,
 Queuque bian gros Monsieu , dé pu gros qui puisse
 être ,

Car i n'a que du d'or par ila , par ici ,
 Et ceux qui le sarvont sont des Monsieus auffi.
 Stanpandant , si je n'eûme été là , palfanguenne
 Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais marguienne ,
 Tout gros Monsieu qui l'est , il n'en fu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi , di , Piarrot , est-il encor tout nu ?

PIERROT.

Nannin , tou devant nou qui le regardion faire ,
 I l'avon rabillé. Monguieu , combian d'affaire !
 J'navois vu s'habiller jamais de courtifans ,
 N'y leu Zangingorniaux , je me pardrois dedans .
 Pour le sy faire entré comme n'en lé balote !
 J'estas tout ébobi de voir ça. Quien Charlotte ,

C ij

28 *Le Festin de Pierre,*

Quand i sont zabillés, y vou zan tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, & pis vla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'à voir j'estas tout étourdi,
Ant démanche où tou deux j'entrerions tout brandi.
En deglieu d'haut de chauffe, il ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lifets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an seroit voir pu.
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darrière,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, & si j'lai vu de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets,
A veu de passemens faits de dantelle blanche
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

J'ai queu'chose à te dire.

Oh, si te plaist,

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'esque c'est!

PIERROT.

Voi-tu, Charlotte i faut qu'aveu toi, com' sdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il irroit trop du nôtre,
Quand je somme pour estre à noudeux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas,

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don?

PIERROT.

Iglia que franchemeet tu me chagrine l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aime pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, n'est que ça, stampendant c'est bian assez,
viança...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme
chose.

PIERROT.

Sij'te la dit toujou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Es-que je n'taime pas ?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même

30 *Le Festin de Pierre*,

Que si j'navion point fait nos zacordaille , & si
J'n'ai rien à me reprocher là-dessus , Dieu merci.
Das qui passe un marcier , tout aussitost j'tajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa banette.
Pour t'aller dénicher de marle je ne sai zou ,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le vieilleu za ta fête ,
Et tout ça contre un mur , c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien , voi-tu : Ça n'est ni biau ni bon ,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu , je t'aime aussi , de quoi te mettre en
peine :

PIERROT,

Oui , tu m'aime , mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc que tu veux qu'en fasse :

PIERROT.

Oh , je veux que tout haut ,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J'taime aussi comme i faut , pourquoi don q'tu
t'étonne :

PIERROT.

Non , ça s'voit quand il est , & toujou zau par-
sonne ,

Quand c'est tout d'bon qu'on aime , en leu fait en
passant

Mil prite singerie ; & sis-je un innocent :

Margué , je n'veux que voir com'la grosse Tomasse .

Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
 Tant al n'est assotée, & dès qu'al l'voit passer,
 Al n'attend point qu'il vienne, al s'en court l'agacer,
 Li jett' son chapiau bas, & toujou sans reproche
 Li fait exprès queuq' niche, ou baille une taloche;
 Et darrainement encor que su zun escabiau
 Il regardoit danser, al s'en fur bian & biau
 Li tirer de deffous, & l'mit à la renvarse.
 Jarny, vla sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en
 me barfe,
 Quand dret come un piquet j'voi q'tu viens te
 parcher.

Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,
 En glien de m'fair présent d'une bonne égratineure,
 De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure
 Si j'fis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
 Et t'es la toujou comme une vrai fouche de bois.
 T'est trop fraide, voi-tu, ventregué ça me choqué.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.

Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
 Queuqu' petit signifiante.

CHARLOTTE.

Oh, cherche don par où
 Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompte,
 Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte!
 T'astigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

M'viens-tu tarabustuer toujou l'esprit ?

Pourquoi

PIERROT.

Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié ?

Di-moi ,

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut estre.
Ne me presse point tant, & laisse faire.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte, d'bon cœur.

Hé bien,

CHARLOTTE.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

Hé bien, quiens

PIERROT.

Es-ce là su monsieu ?

CHARLOTTE.

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qui l'eust été nayé ! Qui l'est genti !

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine, aguieu, je ne tarderai pas.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

IL n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle,
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ai jetté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme,
On se plaît à m'entendre, & je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-tems à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi? Des bras de la mort quand le ciel nous re-
tire,
Au lieu de mériter, par quelque amandement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déjà tant de fois... Paix, coquin, que vous êtes.
Monsieur fait ce qu'il fait, & vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah! Que vois-je auprès de nous

34 *Le Festin de Pierre,*

Qu'est-ce? S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La surprise où me met cette autre payfanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant!
Celle-ci vaut bien l'autre, & mieux.

S G A N A R E L L E.

Affurément.

D. J U A N.

Il faut que je lui parle.

S G A N A R E L L E.

Autre piece nouvelle.

D. J U A N.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux.

C H A R L O T T E.

Hé, Monsieur.

D. J U A N.

Il n'est point un plus joli visage.

C H A R L O T T E.

Monsieur.

D. J U A N.

Demeurez-vous, mabelle, en ce village?

C H A R L O T T E.

Oui, Monsieur.

D. J U A N.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous servir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah! Je me sens ravir.
Qu'elle est belle, & qu'au cœur sa vue est dange-
reuse!

Pour moi. . .

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieur, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités!
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés,
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mi-
gnone!

Hauffez un peu la tête. Ah, l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à fait;
Qu'ils sont beaux! Et vos dents: il n'est rien si
parfait.

Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire,
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire.
Et je ne fais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous: Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'yvoire,
Sganarelle, peut-on. . .

CHARLOTTE.

Fy, Monsieur, al est noire
Tout comme je n'sai quoi.

36 *Le Festin de Pierre* ,

D. J U A N.

Laissez-là moi baiser.

C H A R L O T T E.

C'est trop d'honneur pour moi , je n'oseroi vous
refuser ;

Mais si j'eus sù tout ça , devant votre arrivée ,
Exprès avec du son je m'la ferois lavée.

D. J U A N.

Vous n'êtes point encor mariée ?

C H A R L O T T E.

Oh , non pas ;

Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot ; c'est ma tante Phlipote
Qui nou fait marier.

D. J U A N.

Quoi , vous , belle Charlotte ,
D'un simple payfan être la femme ! non ,
Il vous faut autre chose , & je croistout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village ,
Pour rompre cet injuste & honteux mariage ;
Car enfin je vous aime , & malgré les jaloux ,
Pourvu que je vous plaise , il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai ; mais quoi !
Vos beautés tout-d'un-coup vont triompher de moi ?
Et je vous aime autant , Charlotte , en un quart-
d'heure ,
Qu'on aimeroit un autre en six mois.

C H A R L O T T E

CHARLOTTE.

Oui ?

D. JUAN.

S'il est rien de plus vrai.

Je meure ,

CHARLOTTE.

Monfieur , je voudrois bien
 Que ça fust tou com'ça ; car vous n'me dites rien
 Quine me fasse affé zaize , & j'orois bien envie
 De n'vous m'écroire point ; mais j'ai toute ma vie
 Entendu dire à ceux qui favon bien s'que c'est ,
 Quin'est point de Monfieurs qui ne fôient toujou prest
 A tromper queuque fille à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là ? Non , Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le tems vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Auffi je n'voudrois pas me laisser abuser.
 Voyez-vous , si j'fis pauvre & native au village ,
 J'ai d'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge ;
 Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter.
 Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulut ôter.

D. JUAN.

Jevoudrois vous l'ôter, moi ? Ce foupçon m'offense.
 Croyez que pour cela j'ai trop de conscience ,
 Et que si vos appas m'ont fu d'abord charmer ,
 Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.

Tome V.

D

38 *Le Festin de Pierre,*

Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'âme
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole; & pour vous au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

C H A R L O T T E.

Vous m'voudriez épouser, moi?

D. J U A N.

Cela vous étonne?

Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connoît.

S G A N A R E L L E.

Très-fort. Ne craignez rien, allez,
Il vous épousera cent fois, si vous voulez.
J'en répons.

D. J U A N.

Hé bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

C H A R L O T T E.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente; al aime bian Piarrot.

D. J U A N.

Je dirai ce qu'il faut, & m'en rendrai le maître.
Touchez-là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté, vous voulez bien de moi.

C H A R L O T T E.

J'n'en veux que trop, mais vous?

D. J U A N.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh, Monsieur, attendez qu'on fait le mariage.
Après ça, voyez-vous, je vous baisera tant
Que vous n'erez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah! Me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt....

SCENE III.

D. JUAN, CHARLOTTE, PIERROT,
SGANARELLE.

PIERROT.

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous si vous
plaist.
Vous pourriez-v-f-échauffant, gagner la purisie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il?

PIERROT.

Oh, jarnie,
J'vou dis qu'ou vous tegniais, & qui n'est pas besoin
Qu'ou vegniais courtisé no femme de si loin.

D ij

40 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN *le poussant.*

Ah ! Que de bruit.

PIERROT.

Margué , je ne no zemouvons guere
Pour cé pouffeus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot , laisse-le-faire.

PIERROT.

Quement , que je j'laissé faire ? Et je ne l'veux pas , moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Pasqu'il est Monsieu , i's'en viendra , je croi ,
Careffer à not' barbe ici no zacordées.
Pargué , j'en fis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez v's'en careffer les vôtres.

D. JUAN , *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé ?

PIERROT.

Hé , margué ,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué ,
Ventrigué , tastigué , voyez un peu la chance ,
De v'nir-battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-esttre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va , ne te fâche point , Piarrot,

P I E R R O T.

Oh , palfanguienne ,
I m'plaît de me fâcher , & t'es une vilaine ,
D'endurer qu'en t'cageole.

C H A R L O T T E.

Il me veut époufer ;
Et tu n'te devrois pas fi fort colérifer.
Sn'est pas fque tu penfes dea.

P I E R R O T.

Jarny , tu m'es promise.

C H A R L O T T E.

Ça n'y fait rien , Piarrot , tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut , fr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir Madame ?

P I E R R O T.

Non , j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne...

C H A R L O T T E.

Lais'moi que je la fois , & n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais ,
Du beurre ..

P I E R R O T.

Palfangué , je gnien porterai jamais ,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant ; accoute,
C'est donc com'ça qu'tu fais ? Si j'en eusse eu
qu'euq' doute ,
Je m'fras bien empasché de le tirer de gliau ,
Et je gliaurai baillé putost un chinfreneau ,
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D iij

42 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Hé,

P I E R R O T , *s'éloignant.*

N'me fait peur.

Parfonne

D. J U A N.

Attendez , j'aime assez qu'on raisonne.

P I E R R O T , *s'éloignant toujours,*

Je m'gobarg' de tout , moi.

D. J U A N.

Voyons un peu cela.

P I E R R O T .

J'en avon bien vu d'autre.

D. J U A N.

Houais.

S G A N A R E L L E .

Monfieur , laissez-là

Ce pauvre diable , à quoi peut servir de le battre ?

Vous voyez bien qu'il est obftiné comme quatre.

Va , mon pauvre garçon , va-t-en , retire-toi ,

Et ne lui dis plus rien.

P I E R R O T .

Et j'li veut dire , moi.

D. J U A N , *donnant un soufflet à Sganarelle ,
croyant le donner à Pierrot qui se baiffe.*

Ah ! je vous apprendrai...

S G A N A R E L L E .

Pefte foit du marouffe.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos ;
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissemens quand vous ferez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE, voyant Mathurine.

Ah, ah !

Voici l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE.
SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es don qu'ouï faites-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. JUAN, à Mathurine.

Au contraire,
C'est qu'elle m'aime ; & moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

44 *Le Festin de Pierre*,

CHARLOTTE.

Qu'es-ce donc que vous veut la Mathurine?

D. JUAN, à Charlotte.

Elle a peur

Que je ne vous épouse; & je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire?

D. JUAN, à Mathurine.

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien,
D'empêcher que Monfieu...

D. JUAN, à Charlotte.

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN, à Charlotte.

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN, à Mathurine.

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait ferment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard,

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame.

Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE.

Pis q' Monfieu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut plutôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vue la prumiere, & m'la dit; qu'il réponde.

CHARLOTTE.

Si v-s-a vu la prumiere, il m'a vu la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN, à Mathurine.

Hé, que vous ai-je dit ?

MATHURINE.

C'est moi qu'il époufra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN, à Charlotte.

N'ai-je pas deviné ? La folle ! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si je n'avon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il fait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis-qu'i fait squ'en est,
Qui nous juge.

46 *Le Festin de Pierre* ;

C H A R L O T T E.

Monfieu, jugé nou, si vou plaît,
La queule est parmy nou...

M A T H U R I N E.

Gageons que c'est moi qu'il aime,
Vou zallez voir.

C H A R L O T T E.

Tant micux, vou zallez voir vou-même.

M A T H U R I N E.

Dites.

C H A R L O T T E.

Parlez.

D. J U A N.

Comment, est-ce pous vous moquer ?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer ?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage ?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne fait-elle pas bien comme les choses vont ?
Celle à qui je me suis engagé, doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre ;
Et tous ces vains propos ne font qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi, hait les discours frivoles ;
J'ai promis des effets, laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord ;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.

(*A Mathurine.*)

Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.

(A Charlotte.)

Ne la détrompez point , je serai votre époux.

(A Mathurine.)

Il n'est charmes si vifs qui n'effacent les vôtres.

(A Charlotte.)

Quand on a vu vos yeux , on n'en peut souffrir
d'autres.

Un affaire me presse , & je cours l'achever.

Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE V.

MATHURINE, CHARLOTTE,
SGANARELLE.

CHARLOTTE.

C'EST moi qui l'y plaît mieux , au moins.

MATHURINE.

Pourtant je pense

Que je l'épouserai.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence,
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-même vous jetez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oysons, c'est le plus assuré.

SCENE VI.

D. JUAN , MATHURINE , CHARLOTTE.
SGANARELLE.

D. JUAN , *dans le fond du théâtre.*

D'ou vient que Sganarelle est ici demeuré ?

SGANARELLE.

Mon maître n'est qu'un fourbe , & tout ce qu'il débite ,

Fadaïse , il ne promet que pour aller plus vîte.

Parlant de mariage , il cherche à vous tromper.

Il en épouse autant qu'il en peut attraper ,

Et . . .

(Appercevant D. Juan qui l'écoute.)

Celan'est pas vrai ; si l'on vient vous le dire ,

Répondez hardiment qu'on se plaît à médire ,

Que mon maître n'est fourbe en aucune action ,

Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention ,

Qu'il n'abuse personne , & que s'il dit qu'il aime . . .

Ah ! Tenez , le voilà , sachez-le de lui-même.

D. JUAN , *à Sganarelle.*

Oui ?

SGANARELLE.

Le monde est si plein , Monsieur , de médifans ,

Que , comme on parle mal sur-tout des courtifans ,

Je leur faisois entendre à toutes deux , pour cause ,

Que si quelqu'un , de vous leur disoit quelque chose ,

Il falloit n'en rien croire , & que de suborneur . . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oui, mon maître est un homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon?

SGANARELLE.

Ce feront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE,
MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

Je viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, sauvons-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous
prendre,

Tome V.

E

50 *Le Festin de Pierre,*

Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu, les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *s'en allant.*

C'est à moi qui promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! C'est à moi.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Il faut céder, la force est une étrange loi.
Viens, pour ne risquer rien, usons de stratagème,
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur ?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

S G A N A R E L L E.

Monſieur, vous vous moquez. Comment, ſous vos
habits
M'aller faire tuer ?

D. J U A N.

Tu mets la choſe au piſ.
Mais dis-moi, lâche, dis, quand cela devoit être,
N'eſt-on pas glorieux de mourir pour ſon maître ?

S G A N A R E L L E.

Serviteur à la gloire. O ciel, fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne ſoit pas pris pour lui.

Fin du ſecond Acte.